

**Francis Zimmermann** est agrégé de philosophie, anthropologue et directeur d'études émérite à l'École des hautes études en sciences sociales. Ses travaux, basés sur la lecture de textes sanskrits et des enquêtes ethnographiques dans l'ancien royaume du Travancore au Kerala, s'inscrivent dans les domaines de l'anthropologie des savoirs médicaux et de l'anthropologie des arts de la parole. Au cours de différents séjours de recherche à Kottayam, entre 1974 et 1984, il a fréquenté l'*illam*, c'est-à-dire en malayalam la « maison » de Vayaskara N. S. Mooss (1912-1986) auprès duquel il a étudié la médecine ayurvédique.

**Mots-clés :** société à maisons – Kerala – seigneurie – *corporation* – transmission

## La maison du bord de la rizière. Manoir, société rurale et petits royaumes au Kerala

Francis Zimmermann,  
*EHESS*

Pour l'inventeur du concept de société à maisons dans les années 1970, la maison permettait de donner, en empruntant le langage de la parenté, un fondement physique — des édifices, des terres et des liens du sang — au jeu des alliances et aux entreprises politiques des grands. La notion était liée, chez Lévi-Strauss, à une organisation des pouvoirs et à une hiérarchie sociale (Haddad, 2014 : 144). Vingt ans plus tard, des historiens ont utilisé le modèle structural des sociétés à maisons dans l'étude, en Europe et dans l'aristocratie, des valeurs et des conduites adoptées pour fonder, maintenir et reproduire une dynastie et son patrimoine sur plusieurs générations. D'autres historiens décrivaient du point de vue de leurs habitants le manoir anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle et, plus proche de nous, le modèle de vie que représente la *country house*. À mon tour ici, je m'inspirerai des travaux de ces européenistes dans la description ethnographique et l'interprétation historique des vestiges au Kerala (Inde du sud) d'une société à maisons dans laquelle trois catégories sociales au sommet de la hiérarchie partageaient, du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, une même histoire politique — les brahmanes nambudiri, les chevaliers (sanskrit *kṣatriya*<sup>1</sup>) et les nayar (la caste dominante dans l'économie rurale). Le point de départ de ce travail est une expérience ethnographique personnelle.

La ville de Kottayam est située dans la plaine côtière au nord de l'ancien royaume du Travancore et à l'est du lac Vembanad et des rizières du Kuttanad qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle s'étendaient jusqu'à ce qui est aujourd'hui le centre-ville, comme en témoigne le toponyme malayalam de *Vayalkkara*, « [La terre et les gens] du bord (*kara*) de la rizière (*vayal*) », encore mentionné aujourd'hui sur les cartes topographiques de Kottayam sous la forme sanskrite de Vayaskara<sup>2</sup>. Mais un siècle d'assèchement des

<sup>1</sup>- Sauf mention contraire, les mots indiens en italiques sont sanskrits comme *kṣatriya* qui désigne les chevaliers selon Max Weber (2003), une catégorie sociale. Par contre nambudiri et nayar sont des noms de castes en malayalam. En règle générale, les mots indiens sont translittérés avec signes diacritiques à leur première occurrence, puis repris en écriture simplifiée et, conformément à l'usage en français, ils ne portent pas la marque du pluriel.

<sup>2</sup>- *Vyskara* sur Google Maps est une graphie vulgarisée de *Vayaskara*, « Les faiseurs (*kara*) de bonne santé (*vayas*) », nom sanskrit qui sied à une lignée de brahmanes nambudiri reconnus dans toute l'Inde du sud comme des lettrés attachés à la cour du roi de Travancore et des maîtres de la médecine ayurvédique (Zimmermann, 1989 : 43). Mais Vayaskara N. S. Mooss lui-même m'avait enseigné l'étymologie *Vayalkkara*.

terres et d'urbanisation fit drastiquement régresser les surfaces dévolues à la riziculture au profit de terrains non inondables. Avant même la seconde Guerre mondiale, le *compound*<sup>3</sup>, c'est-à-dire la partie enclose du domaine de la lignée Vayaskara, comprenant tous les édifices d'habitation, le temple, le bassin, le bosquet sacré, les jardins, l'embarcadère, etc., occupait une superficie d'une dizaine d'hectares bornée par la Karapuzha River à l'ouest, la Old Boat Jetty au nord, la National Highway 183 à l'est, la TB Junction<sup>4</sup> au sud, et traversée du nord au sud par le Vayaskara Lane. Dans ce pays de lagunes et rizières en polder, « la maison du bord de la rizière » était jadis un manoir au bord de l'eau, que je prends pour point de départ d'une enquête sur le monde politique, social et culturel des *illam* et *taravātu* (taravad), mots malayalam, et ce qu'ils représentent pour nous aujourd'hui. *Illam* désignait à la fois un manoir et ses dépendances construits en terre ferme, la lignée patrilinéaire de brahmanes nambudiri dont c'était la maison natale, et tous les descendants, alliés, obligés et serviteurs qui y résidaient et en recevaient leur subsistance. *Taravad* désignait de même le manoir d'une lignée matrilinéaire de nayar plus ou moins puissants (des pauvres hobereaux aux dignitaires des cours princières). J'écris au passé car je n'ai connu que les vestiges de cette société à maisons instituée dans les anciens royaumes de Travancore, Cochin et Calicut depuis au moins le XVII<sup>e</sup> siècle et qui s'est effondrée au début du XX<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, dès que nous croisons l'ethnohistoire avec, d'une part, la tradition très vivante des arts de la parole en malayalam (poèmes, théâtre et sagas romanesques) et, d'autre part, la géographie des jardins d'épices et de la riziculture inondée dans les *backwaters*, nous voyons resurgir bien des images et des croyances propres à la vie sociale des *illam* et des *taravad* dans le monde vécu du Kerala d'aujourd'hui. Les anthropologues de langue anglaise comme Kathleen Gough (1961) et Ester Gallo (2017), faisant à tort abstraction de l'histoire politique de la région, la découpent en *north Kerala* (le Malabar) et *central Kerala*, étiquette très imprécise qui désigne en fait les anciens royaumes de Travancore et Cochin. Il est important de le préciser car l'histoire politique joue un rôle crucial dans l'anthropologie de ces sociétés à maisons, en particulier l'agitation sociale d'où résultèrent les lois promulguées en 1920 (*Cochin Nair Regulation*) et 1925 (*Travancore Nair [Amendment] Regulation*), autorisant tout membre adulte d'un *taravad* nayar à réclamer sa part d'héritage, ce qui devait produire à terme la disparition des grands domaines fonciers.

### Des grands domaines rizicoles à la *middle class* urbaine

Pour repérer les vestiges de la société à maisons aujourd'hui au Kerala, nous devons nous placer au point d'aboutissement d'un mouvement séculaire de récupération de la terre sur les eaux (*land reclamation*) et de privatisation des *commons* (le domaine royal accessible à tous)<sup>5</sup> que constituaient les lagunes côtières sillonnées par les *backwaters*,

<sup>3</sup>- Mot anglo-indien d'origine malaise désignant un enclos, qui est passé en anglais dans *compound house*, « pavillon à jardin, maison de campagne », puis en français pour désigner un « complexe résidentiel ».

<sup>4</sup>- TB Junction désigne un arrêt de bus situé à une intersection sur la NH 183.

<sup>5</sup>- Je conserve le mot anglais *commons*, parce que les traductions françaises qu'on propose parfois en disant « les [biens] communs » ou « les [biens] communaux » sont impropres pour désigner des terres n'appartenant ni au domaine public (ce serait un anachronisme) ni à la communauté villageoise, mais au roi.

c'est-à-dire les rivières aux eaux presque stagnantes qui débouchaient sur le lac Vembanad ou, plus généralement dans la mer d'Oman. Cette entreprise d'assèchement des terres se déroula en deux phases séparées l'une de l'autre par un siècle de distance. N. C. Narayan la décrit au Kuttanad dans une thèse intitulée *Against the Grain*, titre à double sens qui signifie à la fois « À contre-courant » et « Contre la culture du riz », la riziculture inondée qui constituait la base économique de la société à maisons. Dans un premier temps, l'assèchement d'une petite partie des lagunes côtières profita aux *taravad nayar*. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en effet, les plus entrepreneurs créèrent des rizières en polder. Narayan ne dit rien des structures anthropologiques traditionnelles, mais il faut rappeler que le maharaja de Travancore était l'ayant-droit supérieur de toutes les terres arables, dont pour l'essentiel<sup>6</sup> il assignait les droits de tenure soit aux *illam* (maisons brahmanes) et aux grands temples de pèlerinage à titre de prébendes, soit aux *taravad* (maisons nayar) à l'occasion de cadastrages (*land surveys*) et attributions de terres (*settlements*) en contrepartie d'une redevance annuelle en sacs de riz apportés par canots sur les *backwaters* au palais de Trivandrum. À l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, près de 2300 hectares de polders avaient été récupérés sur le lac Vembanad (Narayan, 2003 : 95). C'est à la suite du *[Land] Revenue Survey and Settlement* de 1885-1886 (Nagam Aiya, 1906, Vol. I : 608), que le *Dewan Peshkar* du Travancore, Tanjore Rama Rao (un brahmane tamoul), devenant premier ministre en 1887, accorda au puissant *taravad nayar* de Chalayil Eravi Kesava Panikkar les privilèges et les prêts nécessaires pour financer les travaux de construction de digues de refoulement des eaux salines<sup>7</sup>. Bien qu'en toute rigueur le lac Vembanad et le réseau des rivières et des canaux irriguant la plaine côtière aient appartenu au domaine royal, ils sont souvent présentés dans l'historiographie aujourd'hui comme des *commons* dont la privatisation aurait commencé au profit des *taravad nayar* à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Un siècle plus tard cependant, *illam* et *taravad* furent dépossédés de leurs rizières et démembrés. Au cours des années 1970, deuxième phase du même processus historique d'assèchement des terres reprises sur les *backwaters*, les effets cumulés d'une révolution technique (grands barrages sur le lac Vembanad), d'une révolution juridique (nouvelles lois de partition des héritages) et de la réforme agraire communiste entrée en vigueur au 1<sup>er</sup> janvier 1971, consacraient la disparition des grands domaines fonciers traditionnels. Les surfaces consacrées à la riziculture inondée au Kerala (les *paddy fields*) se sont alors rétrécies de moitié sous l'effet du nivellement et du remblayage au profit de l'urbanisation et de l'agriculture de plantation.

La plupart des manoirs brahmanes et nayar ont aujourd'hui disparu ; quelques-uns survivent comme Vayaskara Illam et, en dépit des mutations politiques, économiques, géographiques et architecturales qui les ont affectés depuis les années 1880, ils restent inscrits dans le paysage. Mieux encore, sur le modèle du *Country House*

<sup>6</sup>- Sans compter les terres de noble tenure confiées aux princes et chevaliers (*kṣatriya*).

<sup>7</sup>- Compléter l'un par l'autre Narayan (*Ibid.* : 96), qui ne précise pas la date de 1887, et Nagam Aiya (*Id.*, 1906, Vol. III : 112), qui ne mentionne pas le rôle de la Maison Chalayil, un *taravad nayar*, dans le mouvement historique de privatisation des *commons*.

*Discourse* développé dans tout un pan de la littérature romanesque en Angleterre qui évoque « un écheveau de questions socio-économiques concernant le bon usage de la terre et les relations sociales qu'engendre le partage d'une même terre, questions qui se rejoignent toutes dans le symbole du *country house* » (Boyd McBride, 2001 : 1), un discours nostalgique tout à fait comparable sur les *illam et taravad* du temps jadis s'exprime dans la littérature malayalam contemporaine. Quelques-uns ont été rachetés et restaurés à titre de revanche sociale par de riches familles chrétiennes ou *ilavar* dont les grands-parents avaient jadis subi le joug des castes dominantes. Mais alors que ces manoirs se dressaient autrefois en isolé dans un habitat dispersé, ils se retrouvent aujourd'hui, dans l'espace urbain, entourés de maisons de standing nouvellement construites pour le compte de riches expatriés (Gallo, 2017 : 131). Il n'en allait pas de même, cependant, de Vayaskara Mooss qui n'habitait plus la maison natale d'architecture traditionnelle. Il l'avait quittée pour faire construire, à trois cents mètres de là mais toujours sur le *compound* Vayaskara, une maison en ciment et briques dans le style qu'affectionne la *middle class* urbaine à laquelle appartiennent la plupart des *nambudiri* aujourd'hui. Seules quelques familles, les plus cosmopolites, dans les quartiers résidentiels de Cochin ou Ernakulam, les grandes agglomérations du centre du Kerala, se font construire de nos jours comme signe de réussite sociale une maison *illam-style*, dans le style d'un manoir : de hauts plafonds, une architecture traditionnelle en bois, des pièces spacieuses parmi lesquelles une *pūjā room* (une chapelle), avec une entrée majestueuse ouvrant sur une grande véranda (*Ibid.* : 148). La maison de Vayaskara Mooss était au contraire sans prétentions de style et, ce qui constituait son luxe et sa richesse, c'était le vaste espace alentour hébergeant un jardin de plantes médicinales<sup>8</sup> et des dépendances qui comprenaient le bureau où il recevait ses patients et écrivait ses livres, l'imprimerie de Vaidya Sarathy Press (sa maison d'édition fondée en 1938), l'atelier de fabrication des remèdes de sa *vaidyaśālā* (sa maison médicale) et les logements des employés. Étant l'aîné des fils, il avait usé du privilège de vivre avec sa femme et ses enfants séparément de ses frères auxquels il avait laissé la jouissance du manoir proprement dit. À cent mètres de celui-ci à l'ouest un embarcadère sur la berge de la rivière Karapuzha donnait accès au réseau traditionnel de circulation par voies d'eau. Jouxant l'habitation de Vayaskara Mooss à l'est du *compound* en bordure de la NH 183 se trouvaient les bureaux de la *Kottayam Electric Supply Agency*, dont il était propriétaire en vertu d'un privilège royal accordé à son père en 1931<sup>9</sup>. Cette survivance de l'ancien manoir en marge d'une nouvelle maison, un pavillon à jardin comme il en existe des millions en Inde aujourd'hui, est significative, de même que la décision prise après son mariage de prendre son indépendance en quittant la demeure ancestrale.

Les lois des années vingt autorisant la partition des héritages, puis la Grande Dépression des années 1930 qui déclencha au Kerala les premières expatriations pour trouver du travail, dans les plantations de Malaisie par exemple, et bien d'autres motivations

<sup>8</sup>- Excellent botaniste, il herborisait à l'occasion ou se faisait offrir de précieux spécimens qu'il replantait dans son jardin.

<sup>9</sup>- Il fut exproprié et l'entreprise nationalisée en 1976.

possibles, suscitérent de nombreuses sécessions parmi les jeunes générations, qu'on ait décidé de s'émanciper et de quitter la maison natale pour des raisons sentimentales (des amoureux en fuite échappant aux mariages arrangés), politiques (des communistes s'engageant dans l'action), économiques (des rejetons de familles ruinées émigrant pour trouver du travail) ou religieuses (des hommes et des femmes refusant de se soumettre à l'*ācāra*, « les règles de conduite » de leur caste). Cette sécession fut souvent vécue comme une libération (*Ibid.* : 139 et suiv.), mais elle était avant tout physique et topographique, on quittait l'habitation sans nécessairement rompre avec ses habitants.

Suivant l'usage établi, j'ai joué jusqu'ici sur le triple sens des mots « maison », *illam* et *taravad*. Par facilité de langage, en effet, le mot « maison » désigne trois réalités distinctes qui existaient et fonctionnaient dans leur intégrité traditionnelle jusqu'aux années 1930 chez les nambudiri et les nayar. C'est d'abord un bâtiment d'habitation, malayalam *nālukettu* (*nalukettu*), édifié sur un vaste *compound*. Je ne dirai rien ici de son architecture, car ce n'est pas mon propos qui porte essentiellement sur les institutions économiques, sociales et politiques constituant une société à maisons, mais les aspects architecturaux et muséographiques de la question ont fait l'objet de nombreux travaux culminant dans un ouvrage monumental de Henri Schildt publié sous l'égide de l'École française d'Extrême-Orient<sup>10</sup>. C'est ensuite la lignée patrilinéaire, *illam*, ou matrilinéaire, *taravātu* (*taravad*), qui possède un nom propre (par exemple, Vayaskara ou Chalayil). C'est enfin un système de parenté et de dévolution de l'autorité et des biens à classer dans la catégorie des systèmes à maisons au sens de Lévi-Strauss. On peut donc quitter le *nalukettu* (l'édifice) et même le détruire sans pour autant rompre avec le *taravad*, comme le résume M. T. Vasudevan Nair en une formule lapidaire à la dernière page de *Naalukettu* (2008), un classique de la littérature romanesque en malayalam. Appunni (un jeune nayar de vingt-cinq ans) ramène sa mère dans le *nalukettu* délabré et insalubre de son *taravad*, la Maison Vadakkeppat, qu'il vient de racheter pour réhabiliter sa lignée déchue, et il lui expose son projet<sup>11</sup> : « *pakalum itinakattu iruṭṭāṇu. iviṭe kāraṇōmmāruṭe prētaṇṇaḷuṇṇāvum pakalum* », il fait sombre (*iruṭṭu*) même en plein jour (*pakalum*). Les fantômes (*prētaṇṇal*) de tous nos ancêtres (*kāraṇan*<sup>12</sup>) doivent être ici même en plein jour. » Il va faire raser le *nalukettu* : « *iviṭe kāṛruṃ veḷiccamuṃ kaṭakkunna oru ceṛiya vīṭu mati* », nous n'avons besoin ici que d'une petite maison qui laissera entrer l'air (*kāṛru*) et la lumière (*veḷiccam*). » Vayaskara Mooss avait les mêmes motivations en quittant son *nalukettu*, il s'ouvrait à la vie moderne. La décision individuelle d'échapper à l'enfermement, à l'oppression que connote l'image des fantômes ci-dessus, ne portait pas sur la maison comme institution sociale, mais sur la maison comme incarnation physique des vies confinées de ceux qui l'habitaient.

<sup>10</sup>- Dans le sous-titre de cet ouvrage référencé *in fine* (Schildt, 2012), je précise seulement que, pour nommer le manoir au sens de bâtiment d'habitation, Schildt emploie le mot sanskrit *catuḥśāla* qui, comme le mot malayalam *nālukettu*, signifie exactement « édifice quadrangulaire ».

<sup>11</sup>- Je cite la version originale des deux phrases qui suivent en malayalam pour y repérer les images et métaphores spécifiques de cette langue. À noter que les majuscules n'existent pas dans l'écriture des langues indiennes.

<sup>12</sup>- Forme contractée de *kāraṇavan*, « oncle aîné, chef de famille » et par extension « ancêtre » (Voir ci-après note 13).

### Manoir ou seigneurie, État segmentaire, petits royaumes

Il reste à préciser le statut juridique exact de la collectivité d'individus composant la maison. Le malentendu est récurrent, cependant, entre les anthropologues de langue anglaise et leurs collègues de langue française sur le sens exact de *corporate body*, traduction anglaise de l'expression « personne morale » dans les éditions anglaises et américaines des textes de Lévi-Strauss sur la maison (Carsten et Hugh-Jones, 1995 : 14 ; Gillespie, 2000 : 27). Pour dissiper ce malentendu, comme l'indiquait Lévi-Strauss dans ses cours de 1977-1978 au Collège de France, il faut rappeler ce qui distingue en droit anglais une « personne morale simple » (*corporation sole*) et une « personne morale composée » (*corporation aggregate*).

Comme il ressort des ouvrages de Maine, la pensée juridique anglaise tient la *corporation aggregate* [une collectivité d'individus agissant en qualité de personne morale] pour seule vraie, la *corporation sole* [un individu seul agissant en qualité de personne morale] n'étant, en revanche, qu'une fiction. Or, la perspective inverse prévaut en France, puisque c'est seulement par artifice qu'on peut reconnaître à une collectivité d'individus les attributs juridiques de la personne. Comme disait déjà le droit romain, *personae vice funguntur* [« Ils remplissent le rôle d'une personne »]. Mais les *corporate groups* [des collectivités d'individus constituant des personnes morales composées] ont pris naissance et se sont développés en Angleterre sous la forme des bourgs, comme des institutions de droit coutumier ; et il était plus facile d'en étendre la notion à des sociétés sans écriture, dépourvues de règles juridiques formalisées, que d'appliquer à ces sociétés la notion de personne morale qui relève du droit écrit. (Lévi-Strauss, 1984 : 192).

Henry Sumner Maine, au chapitre VI de *Ancient Law*, donnait deux exemples de *corporation sole*, le roi dans son royaume et le pasteur dans sa paroisse, qu'il expliquait ainsi :

On considère ici la fonction ou la charge (*the capacity or office*) à part de la personne particulière qui l'occupe à tel ou tel moment et, comme cette fonction est perpétuelle [elle transcende la durée transitoire des vies individuelles], les individus qui la remplissent tour à tour revêtent le principal attribut des *corporations*, la perpétuité. [...] C'est pour nous un axiome, le roi ne meurt jamais, étant une *corporation sole* [un individu revêtant les attributs juridiques d'une personne] (Maine, 1908 : 166).

En conséquence de quoi Lévi-Strauss, dans ses cours de 1976-1977 où il définissait la maison comme « personne morale détentrice d'un domaine » (*Ibid.* : 190), ne parlant ni du roi dans son royaume ni du pasteur dans sa paroisse, avait en tête une personne morale composée (*corporation aggregate*) dont les membres remplissaient collectivement le rôle d'une personne.

Pour nous, indianistes, cependant, cette conception de la maison n'est pas satisfaisante et ne correspond pas aux réalités observées, à tout le moins en Inde du sud. L'individu exerçant l'autorité sur un *illam*, un *taravad* ou une maison princière, à savoir l'aîné des frères à la génération la plus âgée, qui portait le titre de *kāraṇavan* en malayalam<sup>13</sup>, accédait, que ce soit par droit de succession ou par privilège royal, à des fonctions ou charges politiques et religieuses qui transcendaient la vie individuelle. Dans ces fonctions — des plus hautes aux plus modestes : la fonction royale, la prêtrise dans un grand temple possédant un domaine, une seigneurie ou tout simplement une délégation du roi pour lever les redevances foncières sur les terres agricoles qui lui avaient été attribuées et dont, à son tour, il affermaient tout ou partie à des tenanciers — le chef de la maison brahmane, kṣatriya ou nayar était une corporation sole, un individu (et non pas une collectivité) revêtant à lui seul la qualité de personne morale. N'oublions pas qu'en Inde, comme en d'autres continents où anthropologues et historiens ont observé ce type d'organisation économique, politique et sociale que Max Weber (2013) appelait domination patrimoniale, la fonction royale était englobante et déterminante au point que, si divers que fussent le statut de chacune dans la hiérarchie et sa position dans la structure politique globale, chaque maison était en tant que telle un petit royaume. En d'autres termes, chaque maison était une seigneurie ou un manoir au sens anglais du terme.

Les mots diffèrent, comme disait Marc Bloch dans ses cours de 1936 édités bien plus tard sous le titre *Seigneurie française et manoir anglais*, mais « manoir » dans la langue du droit anglais, qui désigne non la demeure du seigneur ou le château mais la terre tout entière sur laquelle ce seigneur exerce son autorité, est l'équivalent de ce que nous appelons en français « seigneurie » (Bloch, 1967 : 15). La définition qu'il en proposait en introduction s'applique parfaitement aux maisons princières, brahmanes et nayar telles que les historiens les ont décrites en Inde du sud.

Supposons un territoire, de dimensions d'ailleurs, selon les cas, très variables. Son exploitation est organisée de telle sorte qu'une partie des produits de la terre aille vers un personnage unique ; ses habitants forment un groupe qui est placé sous l'autorité de ce même personnage. Cet individu, à la fois chef et maître du sol, voilà le seigneur ; le territoire, voilà la seigneurie. Il y a lieu d'insister fortement sur cette union, cette fusion plutôt d'une entreprise économique et de ce que j'oserai appeler un groupe de souveraineté. Le dosage des deux éléments a varié beaucoup suivant les époques. La dualité en elle-même est de l'essence même du régime seigneurial. (*Ibid.* : 17).

Cette dualité constituée d'une entreprise économique et d'une souveraineté politique, précise Marc Bloch, se traduit par la division du territoire en deux fractions, le *domaine* exploité directement par les gens de la maison, et les *tenures* dont les occupants sont soumis à des redevances et services divers.

<sup>13</sup>- Terme de parenté (« oncle aîné »), titre honorifique désignant le chef de famille et par extension, nous l'avons vu (note 12), les ancêtres de la lignée.

Complétons cette esquisse sur deux points : 1° le noyau de ce groupe de souveraineté est une lignée patrilinéaire ou matrilinéaire luttant en permanence pour se perpétuer et légitimer son pouvoir local, et 2° l'étagement des droits sur le sol détermine la structure économique et politique du royaume, tant et si bien qu'on est toujours redevable de services et de taxes à des ayants droit supérieurs à soi. Cela résulte du type de domination patrimoniale décrit par Max Weber dans *Hindouisme et bouddhisme* pour expliquer la constitution d'une seigneurie foncière en Inde.

En Orient, de façon générale, et ce fut aussi le cas en Inde, la seigneurie typique se développa bien davantage à partir de la ferme fiscale et des prébendes militaires et fiscales d'un État fondamentalement plus bureaucratique [que l'État féodal en Europe]. C'est pourquoi elle resta par nature une 'prébende' et ne devint pas un 'fief' : c'est une prébendalisation et non pas une féodalisation de l'État patrimonial qui se mit en place. (Weber, 2003 : 164).

Dans l'histoire de l'Inde, les structures politiques ont déterminé les stratégies de perpétuation des lignées brahmanes et *kṣatriya*, et au Kerala la constitution d'une société à maisons. L'État, au sens strict du mot, est une institution labile tantôt en expansion tantôt en décomposition. Qu'à certains moments des royaumes périssent, affaiblis par des rébellions intérieures ou des guerres perdues aux frontières, et qu'à d'autres moments ils soient très puissants, parce qu'un roi particulièrement entreprenant a réussi à rassembler des troupes et construire un système d'impôts performant, dans tous les cas, c'est le dosage subtil de segmentation et d'intégration politique qui détermine les rapports de pouvoir au sein d'une aristocratie fondée sur le contrôle de la terre et, dans le cas du Kerala, l'ascension ou la décadence des maisons nambudiri, *kṣatriya* et nayar. Max Weber l'avait admirablement dit en précisant au passage la notion floue de *kṣatriya*.

Le contenu indéfini de la notion de *kṣatriya* — familles de roitelets ou chefferies ? — s'explique par la division politique de l'Inde, qui a oscillé entre l'émiettement en une infinité de petits royaumes — qui n'étaient à l'origine que de simples chefferies — et l'unification en royaumes à administration patrimoniale. (*Ibid.* : 165).

Le petit roi (*Kleinkönig*) selon Weber n'était guère plus qu'un chef tribal régnant sur une lignée de même sang, ses dépendants, ses esclaves et ses serfs qui lui devaient corvées, services, cadeaux et redevances (Berkemer, 2012 : 170). Les *kṣatriya*, au Kerala, dans la société à maisons qui s'est imposée du xvii<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle, étaient des nayar ayant accédé au pouvoir royal au moment où se constituait une aristocratie composite : le roi dans son « palais » (*kōyil, mālika*), des princes et des chevaliers dans leur « manoir » (*māṭam*), des brahmanes nambudiri dans leur *illam*, et enfin des nayar dans leur *taravāṭu (taravad)*<sup>14</sup> dont les plus puissants, situés juste au-dessous des princes dans la hiérarchie du pouvoir, étaient les acolytes de ces derniers, et dont les plus modestes étaient fermiers ou soldats.

<sup>14</sup>- Il y a une hiérarchie entre tous ces termes malayalam désignant des types de maisons aristocratiques.

Au XVII<sup>e</sup> siècle, le Kerala était divisé en quatre royaumes, soit du nord au sud, Calicut, Kolathiri (Cannanore), Cochin et Travancore, tous segmentés en une mosaïque de principautés et seigneuries avec lesquelles les rois concluaient des alliances militaires et politiques. De 1671 à 1758, le Travancore se modernisa en centralisant la collecte de l'impôt et en constituant une armée. Il était divisé en trois « pays » ou *nadu* (malayalam *nāṭu*), gouvernés par trois « branches » (*svarūpam*) de la famille royale de Travancore, trois maisons princières nommées « chefs de *nadu* » (*nāṭuvāli*) qui recevaient chacune en apanage une portion du territoire (De Lannoy, 1997 : 4). L'équilibre entre segmentation de la fonction royale et intégration au pouvoir central fluctuait au gré des intrigues, rébellions et soumissions successives. Juste un exemple tiré de mon expérience ethnographique. Je disais plus haut que les Vayaskara étaient attachés au roi de Travancore, ce qui est vrai aujourd'hui au terme de quelques vicissitudes. Pour être précis, cependant, les huit lignées de médecins brahmanes attachés aux différentes cours royales du Kerala qui composaient une sous-caste spécialisée de nambudiri médecins de la cour, la sous-caste des *Aṣṭavaidya*, étaient jadis également réparties du nord au sud du Kerala, ce qui fait que les médecins attitrés de Son Altesse à Trivandrum étaient les Cirattaman ; les Vayaskara passaient après eux. Par contre, les Vayaskara étaient au XVIII<sup>e</sup> siècle attachés à la cour de Tekkankur, un petit royaume situé plus au nord qui fut absorbé par le Travancore en 1750 (Zimmermann, 1989 : 43 ; Menon, 2019 : 203).

Burton Stein, un éminent historien de l'Inde du sud, y constatant la faiblesse du pouvoir central, avait appliqué à cette région du monde le modèle anthropologique africaniste de « l'État segmentaire », un État dans lequel la suzeraineté rituelle ne coïncidait pas avec la souveraineté politique. Inversant la démarche habituelle des historiens du politique en Inde qui, procédant de haut en bas, présupposaient que l'histoire des dynasties régnantes était déterminante dans l'histoire des structures locales, Stein au contraire, procédant du local au global, prenait les *nadu* (« les microrégions » traduisait-il), dont le noyau était pour chacune situé dans le bassin de drainage d'une rivière importante, comme unités de base dans l'organisation politique locale des terres agricoles. Il rappelait qu'étymologiquement le malayalam *nāṭu* désignait une terre agricole, par contraste avec le malayalam *kāṭu* (*kadu*) désignant la forêt et les terres sauvages (Stein, 1980 : 90). Polarité tant géographique que politique, puisque les *nadu*, on l'a vu, étaient des « pays » dominés chacun par une principauté patrimoniale reconnaissant la suzeraineté rituelle du maharaja de Travancore, tandis que les terres *kadu* situées aux confins étaient ce qu'on appelait jadis en Europe des « marches ». Fragmenté en de multiples principautés et seigneuries, l'État n'existait que pour autant que ces dernières « reconnaissaient un centre rituel, un roi, reconnaissance [d'une suzeraineté rituelle] qui renforçait » et légitimait en retour leur souveraineté locale (Stein cité dans Kulke, 1982 : 263). Les prébendes foncières (*land grants*) octroyées aux élites locales par les maisons régnantes (*ruling houses*) furent à la fois la cause et la conséquence de la formation de l'État (Kulke et Sahu, 2022 : 19). Dans cette société à maisons, la compétition était permanente à tous les niveaux de la hiérarchie du pouvoir — entre chefferies pour

fonder un *taravad*, entre *taravad* pour fonder une principauté, puis entre principautés. L'émergence d'un « grand roi » (*mahārāja*) « dépendait de son habileté à intégrer des 'petits rois', c'est-à-dire des dirigeants gardant leur autonomie au niveau local (*autonomous local rulers*), dans ce que les traités sanskrits anciens appelaient un *sāmanta cakra*, 'un cercle de satellites', entourant le noyau de son royaume qu'il gouvernait directement » (*Ibid.* : 22). À propos des anciens royaumes du Kerala dans *Dravidian Kinship*, Thomas Trautmann note que dans l'épigraphie locale *sāmantan* (forme malayalam du sanskrit *sāmanta*) était un titre aristocratique conféré à une maison royale ou princière qui était « vassale » d'une autre (Trautmann, 1981 : 421). Il serait plus exact de dire qu'elle était « redevable » de la prébende qu'elle avait reçue. Utilisant en ce sens une tournure de phrase anglo-indienne intraduisible pour désigner ces petits royaumes satellites d'un plus grand, je dirais comme Veluthat (2009 : 217) après Kulke que les *sāmanta* étaient des *tributary kings* ; ils payaient un tribut au grand roi et ils drainaient vers lui l'impôt foncier comme les affluents d'une rivière drainant l'eau des torrents. Chacun y trouvait son compte. Au sommet de l'État, on retrouvait la dualité, dont Marc Bloch faisait l'essence même du régime seigneurial, entre le *domaine* au centre directement administré par le pouvoir royal et les terres alentour octroyées en *prébendes* à ses satellites. Mais, plus significatif encore d'un système à maisons où chaque maison lutte pour conserver et renforcer son autonomie politique, les petits royaumes, les principautés, les *illam* et les *taravad*, chacun à son niveau, avaient impérativement besoin d'affirmer leurs liens rituels et religieux avec un grand roi pour légitimer leur pouvoir local. S'il n'existait pas, il fallait l'inventer. Un article érudit de Margret Frenz (2003) en donne un magnifique exemple. Les grands royaumes du nord du Kerala, victimes de deux conquêtes successives par des voisins plus puissants au XVIII<sup>e</sup> siècle, furent envahis par les armées musulmanes de Haider Ali et Tippu Sultan entre 1766 et 1790 et asservis au sultanat de Mysore, puis ils tombèrent sous l'emprise de la Compagnie des Indes avant que le Malabar ne soit finalement annexé en 1801 à la Présidence de Madras dans l'Inde britannique. Les *petty kings* ou roitelets du Malabar, dans le but de légitimer l'autonomie de façade qu'ils conservaient, ressuscitèrent à cette époque la figure légendaire de Cheruman Perumal, un roi du moyen âge, et inventèrent des liens virtuels, imaginaires mais symboliques avec ce grand roi, qui étaient à leurs yeux plus forts que les deux pouvoirs auxquels ils étaient soumis dans la réalité, l'armée du Mysore et la Compagnie des Indes.

### Stratégies de transmission du domaine, du nom et du statut

Edward P. Thompson, au début des *Usages de la coutume* évoque la société à maisons telle qu'elle florissait en Angleterre au XVIII<sup>e</sup> siècle : « La vie d'un hameau, d'un village, d'une paroisse, d'un bourg et de son terroir, d'un comté tout entier, pouvait tourner autour du manoir et de son parc » (2015 : 74). Puis, dans les pages éblouissantes qu'il consacre à l'histoire de la privatisation des *commons*, les « communaux » dans la traduction française, qui est ici bien exacte puisque nous sommes en Angleterre et dans le cadre d'une idéologie des bienfaits de la propriété

privée, Thompson raconte comment les administrateurs et les juristes anglais ont importé aux colonies et imposé dans l'Inde britannique la notion de propriété absolue de la terre sous son double aspect juridique et politique. Le droit de propriété et le modèle sociologique de la *landed gentry*, à savoir une élite de propriétaires fonciers ou, comme dit Thompson, une noblesse whig, furent introduits au moyen de concessions de terres inaugurées au Bengale en 1793 dans le *Permanent Settlement* promulgué par Lord Cornwallis, gouverneur général. De nouveaux zamindar se voyaient attribuer des terres et recevaient en retour délégation pour percevoir les impôts et « pour conserver l'ordre dans la société civile », comme le déclarait explicitement Cornwallis (*Ibid.* : 235). S'ils acceptaient de jouer ce double rôle, les anciens zamindar étaient récompensés et faits princes ou roitelets, tandis que des rajahs indociles se voyaient rétrogradés au statut de zamindar. Sir William Hunter, éminent magistrat, analysera plus tard, dans ses *Annals of Rural Bengal*, les conséquences politiques et sociales de ce mode de gouvernance. Il caractérise avec précision les traits spécifiques de la structure sociale traditionnelle au Bengale, qui variaient suivant les différents districts et que je compare en notes aux seigneuries foncières et petits royaumes observables à l'époque dans l'Inde du sud, qui n'a jamais subi une telle mise au pas coloniale. Les conséquences dramatiques de l'introduction du système zamindari au Bengale, en effet, vont faire ressortir à nos yeux par contraste la résilience de la société à maisons en Inde du sud. C'est Thompson (*Ibid.* : 236) qui m'a fait découvrir ce texte de Hunter.

Mes propres enquêtes indiquent une gradation infinie des droits des diverses classes intéressées à la terre. Dans certains districts celui qui avait les droits sur la terre (*the landholder*) était presque indépendant du vice-roi musulman<sup>15</sup> [...]. Dans d'autres, il n'était qu'un régisseur nommé pour percevoir les rentes. Dans certains districts encore, les droits des paysans étaient reconnus et l'ancien système collectif (*the old communal system*)<sup>16</sup> conserva une influence distincte ; dans d'autres, les cultivateurs étaient de simples serfs<sup>17</sup>. C'est le secret des objections contradictoires qui étaient avancées contre l'interprétation de la loi foncière par Lord Cornwallis [...]. Ces percepteurs, qui avaient affaire aux districts dans lesquels ceux qui avaient les droits sur la terre (*the landholders*) étaient les vrais possesseurs du sol (*owners of the soil*), se plaignirent que le *Permanent Settlement* les avaient dépouillés de leurs droits et les avaient ruinés ; tandis que ceux qui avaient tiré leur expérience de régions du pays dans lesquelles le système musulman avait dépossédé les anciennes maisons (*uprooted the ancient houses*)<sup>18</sup>, objectèrent que Lord Cornwallis avait sacrifié [à la fois] les créances

<sup>15</sup>- Dans les districts où le Nawab (un roitelet) laissait une grande autonomie aux maisons zamindari (seigneuries foncières).

<sup>16</sup>- Ce sont les anciennes communes, les *village communities* qui étaient traditionnellement des personnes morales composées.

<sup>17</sup>- Servage sur les terres d'une maison zamindari.

<sup>18</sup>- Dans les districts où un puissant Nawab avait satellisé les maisons zamindari en s'appropriant des terres.

(*claims*) du gouvernement et les droits (*rights*) des gens, pour faire d'un petit groupe de percepteurs et de régisseurs des nobles de pacotille (*a sham gentry*). (Hunter, 1868 : 373 ; ma traduction).

Maine à peu près à la même date précisait les observations de Hunter en se concentrant sur, d'un côté, l'ancien système collectif des communes villageoises et, de l'autre, l'émergence des seigneuries foncières. Esquissant l'histoire comparée des communes et des manoirs dans une conférence à Oxford recueillie en 1871 dans ses *Village-Communities in the East and West*, il plaçait les communes (*the merks*) en Europe, comme les communautés villageoises (*village communities*) en Inde, à l'origine d'un processus historique de « féodalisation » (*feudalisation*) à l'issue duquel une famille établissait sa supériorité sur toutes les autres familles du village et fondait un manoir (*manor*). Évolutionniste, Maine appliquait à l'Inde les thèses formulées à l'époque sur l'émergence de la féodalité, thèses restées très populaires aujourd'hui parmi les paradigmes dominants — marxiste, post-colonial et subalterniste — des sciences sociales indianistes. Mais, du fait qu'il n'a jamais existé à proprement parler en Inde de contrat individuel d'hommage du vassal à son suzerain, le concept de féodalisation *stricto sensu* ici est tout à fait impropre, comme cela a été dit plus haut en citant Max Weber, et comme Louis Dumont allait plus tard le confirmer dans un essai consacré aux communautés villageoises en Inde (Dumont, 1966 : 130).

Le contraste qu'établissait Maine entre deux modèles concurrents de souveraineté locale, fondés l'un et l'autre en Inde sur la jouissance des droits fonciers, n'en était pas moins très pertinent. Il distinguait donc le *village group*, c'est-à-dire la commune villageoise (une personne morale composée), et le *manorial group*, c'est-à-dire un manoir dont le seigneur était une personne morale simple, et, sur ce dernier, il faisait deux commentaires qui méritent d'être cités. Il justifiait d'abord implicitement le choix des autorités anglaises de confier à une *landed gentry*, fût-elle factice, le double soin de percevoir les impôts et conserver l'ordre dans la société civile. À l'arrivée des anglais, en effet, écrivait Maine, « l'Inde était sous la domination de rois comparativement puissants qui siphonnaient le produit du travail agricole et dépouillaient la communauté villageoise de ses jeunes hommes, en les recrutant de force pour faire la guerre, sans autrement se mêler de la vie des paysans [...]. À quelques rares exceptions près, jamais ces monarques n'ont légiféré ni centralisé (*neither legislated nor centralised*) » (Maine, 1871 : 159). En d'autres termes, l'État central était inexistant, bien que la royauté patrimoniale soit prédatrice, et plus puissants seraient les manoirs princiers ou seigneuriaux face au maharaja, moins il pourrait ainsi pressurer les paysans. Second commentaire de Maine sur les mérites du *manorial group* : un entrepreneur autocrate à la tête d'un domaine seigneurial serait mieux à même de réussir la colonisation de terres en friche. « Il est hautement probable, écrivait Maine, que le groupe manorial, de par sa gouvernance autocratique, soit mieux à même que le groupe villageois de mettre en culture (*bring under cultivation*) un pays de vastes terres incultes (*a country in which waste lands are extensive*). Il me semble aussi qu'il se montre dans tous les cas plus ouvert aux innovations agricoles » (*Ibid.* : 164). L'esprit d'entreprise expliquait donc le succès économique et

politique des manoirs partout où ce type d'organisation sociale était dominant. Rien de surprenant pour l'époque à ce que les colonisateurs britanniques exaltent ainsi les mérites du modèle seigneurial ni à leur ignorance des règles locales de filiation et des stratégies matrimoniales et successorales dont était faite la vie sociale des manoirs.

En effet, pour saisir la parenté en action dans le jeu des alliances nécessaires à la transmission du domaine, du nom et du statut d'une maison particulière, il faudrait étudier, à l'échelle d'une ethnohistoire de cas singuliers, la diversité des stratégies matrimoniales et successorales mises en œuvre, ce qui n'a jamais été fait dans les études indiennes. Trautmann esquissait un pas en ce sens dans le dernier chapitre de *Dravidian Kinship* intitulé « Politique de la parenté », que j'ai déjà cité plus haut. Mais, curieusement, il fermait la porte à l'histoire sociale dans les études de parenté au terme du raisonnement suivant. Tout groupe de souveraineté exerçant un pouvoir politique utilise les structures de la parenté pour se perpétuer en fixant une règle de succession héréditaire et en formant des alliances politiques à travers le mariage. Ce faisant, il répond à des impératifs clairement politiques. « En d'autres termes, le système politique utilise le système de parenté comme le fait un individu, de façon opportuniste et pour atteindre les objectifs qui lui sont propres et n'appartiennent pas au système de parenté en tant que tel » (Trautmann, 1981 : 357). Bref, dans cette perspective rigoureusement structuraliste, l'histoire sociale des stratégies matrimoniales et successorales ne semblait rien apporter de pertinent aux études de parenté. C'est aux historiens du Moyen Âge européen qu'il revient d'avoir radicalement inversé la perspective. Dans la société médiévale, pour Joseph Morsel par exemple dans *Parenté ou seigneurie ?*, la parenté n'organise plus l'ensemble des rapports sociaux mais, à l'inverse, elle est structurée par d'autres rapports sociaux désormais dominants, en l'occurrence les rapports seigneuriaux. Les liens de parenté sont encastrés dans les rapports seigneuriaux (Morsel, 2017 : 83). L'histoire sociale reprend donc ses droits dans les études de parenté et, pour écrire cette histoire, il faut disposer d'informations orales et d'archives privées, comme ce fut le cas de G. Arunima<sup>19</sup>. Un siècle de papiers de famille dont les héritiers de Eecharattil Tharavadu lui firent don (Arunima, 2003 : xvi) ont nourri les pages du beau livre qui l'a fait connaître sur l'histoire politique et sociale des *taravad* du Malabar. Il est malheureusement resté sans suite. Mais il existe une vaste littérature de la mémoire en malayalam croisant autobiographie et ethnographie et spécifiquement consacrée aux *taravad* nayar, qui fut inaugurée en 1889 par Oyyarathu Chandu Menon dans *Indulekha*<sup>20</sup>, marquée par le succès de M. T. Vasudevan Nair dans *Naalukettu* en 1958, et surtout par l'admirable *Kayar* publié en 1978 qui mériterait d'être plus soigneusement traduit<sup>21</sup>. Pour écrire dans *Kayar* l'histoire politique et sociale des *taravad* du Kuttanad de 1885 à 1971, en tressant ensemble mille et une histoires de vie, Thakazhi (1912-1999), à l'instar de Balzac ou Zola, utilisait ses souvenirs de hobereau nayar dans les *backwaters* du Kuttanad, son expérience professionnelle de

<sup>19</sup>- Madame Arunima Gopinath, Professeur à JNU, New Delhi.

<sup>20</sup>- Chandumenon, 2005 ; voir l'étude de Panikkar, 1995.

<sup>21</sup>- Thakazhi, 1997 ; voir les études de Zimmermann, 2002 et 2017.

*legal pleader* réglant des litiges matrimoniaux et successoraux entre *taravad*, et les informations ethnographiques recueillies au cours d'une dizaine d'années d'enquêtes pour préparer ce roman-fleuve.

Un témoignage que m'avait oralement livré Vayaskara Mooss, mais qu'on peut lire sur le colophon d'un manuscrit de la *Lalitā*<sup>22</sup>, illustre, dans l'histoire de son *illam*, un type particulier de stratégies matrimoniales et successorales assurant la transmission du domaine, du nom, du statut et du titre, à un moment où une lignée patrilinéaire, en l'occurrence la lignée Vayaskara, était, comme on disait en France au moyen-âge, « tombée en quenouille ». Bien qu'en reprenant aujourd'hui l'interprétation de ce témoignage, je m'inspire du modèle d'alliance hypogamique de l'héritière, dont Michel Nassiet a montré l'importance dans les stratégies de succession dynastique en France au Moyen Âge (Nassiet, 1995 et 2000), il faut reconnaître que le contexte culturel n'est pas comparable. En Europe, les jeunes hommes mouraient à la guerre et dans les duels. Chez les brahmanes nambudiri, ils mouraient de maladie. En 1789, à la suite d'une épidémie de variole, les Vayaskara, qui étaient médecins de caste nambudiri mais qui n'avaient pas le statut ni le titre de *Aṣṭavaidyā* (médecins de la cour), se trouvèrent sans héritier mâle. Seule restait vivante une fille en âge d'être mariée. La stratégie successorale exceptionnellement choisie pour éviter l'extinction de l'*illam* fut un *sarvasvadāna*, un « don [de la jeune fille en mariage] avec tous les biens [de la lignée] ». Elle épousa un fils cadet des Pulamanthol, *illam* nambudiri de médecins qui avaient le titre de *Aṣṭavaidyā*, étant médecins de la cour du Zamorin, le maharaja de Calicut qui venait d'être vaincu par Haider Ali, le sultan de Mysore. Ce fils cadet fuyant l'invasion musulmane était venu se réfugier au Travancore<sup>23</sup>. D'un côté, l'alliance est hypogamique puisque l'héritière épouse un cadet, mais, de l'autre, les Vayaskara montent dans la hiérarchie des brahmanes nambudiri puisque le gendre leur apporte le titre et le statut de *Aṣṭavaidyā*. Chez les nayar et les *kṣatriya*, les lignées matrilineaires usaient de stratégies matrimoniales et successorales équivalentes pour éviter l'extinction. Louis Dumont en donnait des exemples dans son célèbre article sur les mariages nayar (Dumont, 1961 : 30). Enfin, au premier chapitre de *The Ivory Throne*, Manu S. Pillai raconte, comme une scène inaugurale dans l'histoire moderne de la Maison royale de Travancore, l'adoption de petites-nièces qui seront ensuite habilement mariées pour garantir la survie de la dynastie.

Dans la perspective de Lévi-Strauss telle qu'il voyait les choses dans les années 1970, les maisons aristocratiques du Kerala, comme les seigneuries françaises et les manoirs anglais qui leur étaient contemporains, formulaient leurs stratégies politiques d'alliance *dans le langage de la parenté* ; la parenté enveloppait la politique. Au tournant des années 2000, la perspective s'est

<sup>22</sup>- Texte sanskrit médical composé par le héros de cette histoire, qui est donc un ancêtre de Vayaskara Mooss.

<sup>23</sup>- Autres détails dans Zimmermann, 1989 : 43. Histoire confirmée par Indudharan Menon (2019 : 201-203) qui ne précise pas cependant qu'elle est rapportée dans un colophon de la *Lalitā*, détail important car il montre qu'une ethnohistoire peut être documentée par écrit et non pas simplement faite de légendes familiales.

inversée et, pour reprendre la formule de Morsel, la parenté s'est encastrée dans la seigneurie ; la politique enveloppait désormais la parenté. Les anthropologues, les historiens et les archéologues travaillant sur des sociétés à maisons entreprenaient alors d'étudier la maison comme un édifice en situation dans un paysage, ses liens avec la culture matérielle et les pratiques par lesquelles, dans une culture particulière, on donnait du sens aux lieux. Susan Gillespie, dans *Beyond Kinship*, actualisait la problématique des sociétés à maisons en l'inscrivant dans une approche processuelle des liens de parenté et des rapports au sol. Les liens de parenté, d'alliance et de dépendance se concrétisaient, à ses yeux, dans les travaux et les rites accomplis ensemble sur le *compound* de la maison. Vingt ans plus tard enfin, dans un récent article intitulé *House-lives as ethnography/biography*, qui ouvre peut-être une nouvelle perspective sur les sociétés à maisons que j'appellerais intimiste, Janet Carsten propose d'opérer un déplacement du regard qui ne se portera plus sur la maison comme institution, mais sur les enchevêtrements d'expériences personnelles vécues en son sein. Les multiples vies d'une maison (*house-lives*) composent une biographie croisée de ses habitants. Elle est l'incarnation des interconnexions entre les histoires de vies individuelles, les liens de parenté entre ses membres et le contexte politique et social (Carsten, 2018). Je suis resté, pour ma part, dans ces pages sur la terre ferme des institutions dans une approche processuelle menée de concert avec les historiens.

---

### Références bibliographiques

---

**Arunima G.,**

2003, *There Comes Papa. Colonialism and the Transformation of Matriliney in Kerala, Malabar c. 1850–1940*, Hyderabad, Orient Longman.

**Berkemer G.,**

2022, « Little Kingdoms », in Kulke H. et Sahu B. P. (ed.), *The Routledge Handbook of the State in Premodern India*, London New York, Routledge : 168-188.

**Bloch M.,**

1967, *Seigneurie française et manoir anglais*, Préface de Georges Duby, Paris, Armand Colin (1<sup>ère</sup> édition 1960).

**Boyd McBride K.,**

2001, *Country House Discourse in Early Modern England. A Cultural Study of Landscape and Legitimacy*, London/New York, Routledge.

**Carsten J.,**

2018, « House-lives as Ethnography/Biography », *Social Anthropology*, 26/1: 103-116.

**Carsten, J. et Hugh-Jones S.,**

1995, « Introduction », in Carsten J. and Hugh-Jones S. (ed.), *About the House: Lévi-Strauss and Beyond*, Cambridge, Cambridge University Press: 1-46.

**Chandumenon O.,**

2005, *Indulekha*, New Delhi, Oxford University Press (Édition originale en malayalam 1889).

**De Lannoy M.,**

1997, *The Kulasekhara Perumals of Travancore. History and State Formation in Travancore from 1671 to 1758*, Leiden University, CNWS Publications.

**Dumont L.,**

1961, « Les mariages Nayar comme faits indiens », *L'Homme*, 1/1 : 11-36.

1966, « The 'village community' from Munro to Maine », *Contributions to Indian Sociology*, 9: 67-89.  
Repris dans Dumont L., *Religion, Politics, and History in India. Collected Papers in Indian Sociology*, Paris La Haye, Mouton, 1970 : 112-132.

**Frenz M.,**

2003, « Virtual Relations. Little Kings in Malabar », in Berkemer G. et Frenz M. (ed.), *Sharing Sovereignty : The Little Kingdom in South Asia*, Berlin, Klaus Schwarz : 81-91. Repris en 2022 dans Kulke H. et Sahu B. P. (ed.), *op. cit.* : 527-536.

**Gallo E.,**

2017, *The Fall of Gods. Memory, Kinship, and Middle Classes in South India*, New Delhi, Oxford University Press.

**Gillespie S. D.,**

2000, « Lévi-Strauss : Maison and Société à Maisons », in Joyce R. A. et Gillespie S. D. (ed.), *Beyond Kinship. Social and Material Reproduction in House Societies*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press : 22-52.

**Gough K.,**

1961, « Nayar: Central Kerala », in Schneider D. M. et Gough K. (ed.), *Matrilineal Kinship*, Berkeley, University of California Press : 298-384.

**Haddad É.,**

2014, « Qu'est-ce qu'une 'maison' ? De Lévi-Strauss aux recherches anthropologiques et historiques récentes », *L'Homme*, 2017, 212/4 : 109-138.

**Hunter W. W.,**

1868, *The Annals of Rural Bengal*, London, Smith, Elder & Co.

**Kulke H.,**

1982, « Fragmentation and Segmentation *versus* Integration? Reflections on the Concepts of Indian Feudalism and the Segmentary State in Indian History », *Studies in History*, 4/2: 237-263.

**Kulke H. et Sahu B. P. (ed.),**

2022, *The Routledge Handbook of the State in Premodern India*, London/New York, Routledge.

**Lévi-Strauss C.,**

1984, *Paroles données*, Paris, Plon.

**Maine H. S.,**

1871, « The Process of Feudalisation », in Maine H. S., *Village-Communities in the East and West. Six Lectures Delivered at Oxford*, London, John Murray : 129-171.

1908, *Ancient Law. Its Connection With the Early History of Society and Its Relation to Modern Ideas*, London, John Murray (Édition originale 1861).

**Manu Pillai S.,**

2015, *The Ivory Throne. Chronicles of the House of Travancore*, Noida, Harper Collins.

**Menon I.,**

2019, *Hereditary Physicians of Kerala. Traditional Medicine and Ayurveda in Modern India*, London/ New York, Routledge.

**Morsel J.,**

2017, *Noblesse, parenté et reproduction sociale à la fin du Moyen Âge*, Paris, A. et J. Picard.

**Nagam Aiya V.,**

1999, *The Travancore State Manual*, 3 Volumes, Thiruvananthapuram, Government of Kerala Gazetteers Department (1<sup>ère</sup> édition 1906).

**Narayan N. C.,**

2003, *Against the Grain. The Political Ecology of Land Use in a Kerala Region*, The Hague, Institute of Social Studies et Maastricht, Shaker Publishing.

**Nassiet M.,**

1995, « Parenté et successions dynastiques aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 50<sup>e</sup> année, n° 3 : 621-644.

2000, *Parenté, noblesse et États dynastiques, XV-XVI<sup>e</sup> siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS.

**Panikkar K. N.,**

1995, « Creating a New Cultural Taste: Reading a Nineteenth-Century Malayalam Novel », in Panikkar K. N., *Culture, Ideology, Hegemony. Intellectuals and Social Consciousness in Colonial India*, New Delhi, Tulika : 123-144.

**Schildt H.,**

2012, *The Traditional Kerala Manor: Architecture of a South Indian Catuḥśāla House*, Pondicherry, Institut Français de Pondichéry – École française d'Extrême-Orient.

**Stein B.,**

1980, *Peasant State and Society in Medieval South India*, Oxford, Oxford University Press.

**Thakazhi Sivasankara Pillai dit Thakazhi,**

1997, *Kayar/Coir*, Translated from Malayalam by N. Sreekantan Nair, New Delhi, Sahitya Akademi (Édition originale en malayalam 1978).

**Thompson E. P.,**

2015, *Les Usages de la coutume. Traditions et résistances populaires en Angleterre XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*. Traduit par Jean Boutier et Arundhati Virmani, Paris, EHESS/Gallimard/Seuil (Édition originale en anglais sous le titre *Customs in common* 1991).

**Trautmann T.,**

1981, *Dravidian Kinship*, Cambridge, Cambridge University Press.

**Vasudevan Nair M. T.,**

2008, *Naalukettu. The House Around the Courtyard*, Translated from Malayalam by G. Krishnankutty, New Delhi, Oxford University Press (Édition originale en malayalam 1958).

**Veluthat K.,**

2009, « The King as Lord and Overlord », in Veluthat K., *The Early Medieval in South India*, New Delhi, Oxford University Press: 183-228.

**Weber M.,**

2003, *Hindouisme et bouddhisme*. Traduit et présenté par Isabelle Kalinowski et Roland Lardinois, Paris, Champs Flammarion (Édition originale en allemand 1916).

2013, *La Domination*. Paris, La Découverte.

**Zimmermann F.,**

1989, *Le Discours des remèdes au pays des épices. Enquête sur la médecine hindoue*, Paris, Payot.

2002, « Comparaison, dialogue, récit. Romanciers malayalam sur la parenté matrilineaire », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 57/1 : 31-48.

2017, « De Tolstoï à Thakazhi. Le moment réaliste au Kerala 1930-1970 », in Fabre D. et Scarpa M. (dir.), *Le Moment réaliste. Un tournant de l'ethnologie*, Nancy, Presses universitaires de Nancy – Éditions Universitaires de Lorraine : 189-203.

### **La maison du bord de la rizière. Manoir, société rurale et petits royaumes au Kerala**

#### **Résumé**

Cet article fait fond sur une expérience personnelle et une documentation accumulées lors de séjours d'enquête ethnographique étalés sur plusieurs années, lorsque l'auteur étudiait la tradition savante de la médecine hindoue à Vayaskara Illam, l'ancien manoir d'une lignée de brahmanes jadis médecins de la Cour dans le royaume du Travancore. C'est la description ethnographique et l'interprétation historique des vestiges au Kerala (Inde du sud) d'une société à maisons dans laquelle trois catégories sociales au sommet de la hiérarchie partagèrent, du xvii<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècle, une même histoire politique – les brahmanes nambudiri, les chevaliers (kṣatriya) et les nayar (la caste dominante dans l'économie rurale).

### **The house by the rice field. Manor, rural society and little kingdoms in Kerala**

#### **Abstract**

This article is based on personal experience and documentation accumulated during several years of ethnographic research when the author was studying the learned tradition of Hindu medicine at Vayaskara Illam, the ancient mansion of a line of Brahmins who were formerly court physicians in the Travancore kingdom. This is the ethnographic description and historical interpretation of the remains, in Kerala (South India), of a house society in which three social categories at the top of the hierarchy shared, from the seventeenth to the twentieth century, a common political history – the nambudiri brahmins, the knights (kṣatriya) and the nayar (the dominant caste in the rural economy).